1902 JANVIER II N

LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines
PUBLICITÉ : C. O COMMUNAY, seul concessionnaire, 19, Boulevard Montmartre — Téléphone : 142-06
CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an 52 fr.
ABONNEMENT ET VE Librairie du FIGARO, 26,



Cliché Reutlinger.

VARIÉTÉS. — *LA REVUE DES VARIÉTÉS* (Acte III). — Mme MÉALY. — Rôle d'*Eurydice*

A LA PAIX

GÈO ROUARD

TÉLÉPHONE 235-91

34, Avenue de l'Opéra, PARIS

Services de Table

Services de Cristal

Services de Toilette

SEUL DÉPOT DE LA MANUFACTURE ROYALE DE SAXE

Meubles de Gallé

Verreries de Gallé

Poteries Robalbhen

HENRY

"A la Pensée"

5, Faubourg Saint-Honoré PARIS

GANTS de VILLE

GANTS de SOIRÉE

GANTS de THÉATRE

ÉVENTAILS de VILLE

ÉVENTAILS de SOIRÉE

ÉVENTAILS de THÉATRE

DEMANDER LES ALBUMS ILLUSTRÉS SPÉCIAUX

SPORTSMEN!

Achetez tous les Samedis



REVUE ILLUSTRÉE DE TOUS LES SPORTS

20 Pages, 60 Photogravures

Prix du numéro : **30 centimes**

ABONNEMENTS ANNUELS

Donnant droit à de nombreuses primes

PARIS : **14** francs — DÉPARTEMENTS : **15** francs

ÉTRANGER : **20** francs

PIERRE LAFITTE & Cie, ÉDITEURS

9, Avenue de l'Opéra, PARIS

LE THÉATRE

N° 74 — Janvier 1902 (II)

SOMMAIRE



Cliché Mairet.

LANLAIRE (Mlle Y. Garrick) — DUGAZON (M. Dorival) — FLEURY (M. Daumerie) — JULIE CANDEILLE (Mlle Kesly) — VESTRIS (Mlle M. Caron)

Théâtre National de l'Odéon. — *M. ET MME DUGAZON.* — *Acte Ier*

La Quinzaine Théâtrale



VANT d'entreprendre le compte rendu de la Quinzaine théâtrale, j'ai le devoir d'adresser un dernier adieu à Henry Fouquier, l'écrivain distingué qui le rédigeait avant moi, et qu'une mort brutale vient d'enlever à l'admiration des lettrés, à l'affection de ses amis. Je m'honore d'avoir été de ceux-ci, et c'est pour moi une douloureuse satisfaction de rendre un suprême hommage au maître journaliste, au critique délicat et bienveillant, à l'érudit de science aimable, à l'artiste ciseleur en l'art d'écrire, dont le labeur incessant et sans défaillance nous est, depuis bien des années, comme un superbe exemple à suivre.

Improvisateur merveilleux, qu'il écrivît une critique dramatique, une chronique, une étude, un article de polémique, il était de tact et de finesse admirables, maniant l'ironie en dilettante, jusqu'à la révulsion, jamais jusqu'à l'écorchure. Armé d'un bon sens averti, qu'il s'efforçait d'imposer sans cruauté, il avait le don du charme et de la bonne grâce, n'employant que les armes courtoises, même dans les discussions les plus aiguës. Sa qualité maîtresse était une limpidité de forme, qu'il tenait, sans doute, de ses fortes études classiques. Jules Lemaître a dit, en parlant de lui : « C'est un Athénien ! »; certes, cela est vrai, car il avait le sourire d'Athènes, mais, on peut dire qu'à un degré plus grand encore, il possédait la clarté lumineuse de Rome. A ces qualités très personnelles, qu'il ne perdait jamais et qu'on retrouve dans toutes ses œuvres, il joignait une facilité de production tenant du prodige, et son cerveau semblait défier la fatigue. Il n'était pas rare que, dans une même journée, il écrivît à droite, à gauche, un peu partout, cinq ou six articles d'ordre différent, et sa virtuosité, sans égale, donnait à chacun d'eux l'allure que comportait le pseudonyme derrière lequel il se dérobait. Raisonneur prudent, posé, d'une philosophie doucement résignée, alors qu'il signait Nestor; plus nerveux, plus capricieux, plus féminin, alors qu'il signait Colomba. Quand même, sa personnalité débordait le masque sous lequel il était aisément reconnu. Très documenté sur toutes choses, car il avait fait d'excellentes études, complétées ensuite, par ce travail de mise au point et de curiosité volontaire, qui suit les années de collège et devient la véritable source d'érudition, il ne parlait volontiers que de ce qu'il savait, ne s'avançant qu'à coup sûr. Je me souviens qu'il m'a dit un jour, en souriant : « A quoi bon marcher sur un terrain qu'on ignore et faire, au hasard, quatre pas en avant, — c'est là, toute une profession de foi, — pour être ensuite obligé d'en faire cinq en arrière ? » L'expérience de la vie, d'ailleurs, l'avait suffisamment documenté pour le rendre conscient de toutes choses, et il pouvait dire comme le philosophe antique : « Rien d'humain ne m'est étranger » ; il avait fait un peu de tout, au cours de la route, et s'y était muni d'un réel bagage.

Né à Marseille, en 1838, — car il avait à peine soixante-trois ans quand la mort l'a pris, — d'extraction de bonne bourgeoisie, il avait reçu une excellente instruction littéraire, comme on la pratiquait alors, et avait étudié ensuite le droit et la médecine. A vingt-deux ans, il professait un cours d'art, à l'Institut de Genève. Puis, après avoir parcouru l'Espagne et l'Italie, il vint s'établir à Paris, vers 1861, et collabora aux journaux d'opposition sous l'Empire. — Je me suis même rencontré, pour la première fois avec lui, en 1865, où il fut mon collaborateur au *Courrier du Dimanche*. On voit que nos relations amicales ne datent pas d'hier. — En 1860, il suivit l'armée de Garibaldi et fit l'expédition de Rome. Pendant la guerre de 1870, il fut successivement secrétaire général de la préfecture de Marseille, puis préfet des Bouches-du-Rhône. En 1872, M. Casimir-Perier l'appela à la direction de la Presse au ministère de l'Intérieur. Il abandonna l'administration après la chute de M. Thiers et se consacra dès lors exclusivement au journalisme, surtout au journalisme littéraire. Il tâta encore de la politique comme député, il y a une dizaine d'années, mais cette escampative fut courte, il revint rapidement au bercail des lettres où il se trouvait mieux à l'aise, et je sais peu de journaux où il n'ait écrit, masqué ou à visage découvert, car son labeur littéraire fut immense — *l'Événement*, *le Bien public*, *le XIXe Siècle*, *le Rappel*, *le Gil Blas*, *le Gaulois*, *le Figaro*, *l'Écho de Paris*, *le Temps*, ont connu sa copie, qu'il lançait de toutes parts. Sa plume, ne s'arrêtant guère, courait sur les petits carrés de papier, ignorante de ratures, ne s'essoufflant jamais, elle les remplissait en hâte, et le prote les composait encore tout vifs, non séchés de son encre.

Il entra au *Figaro* vers 1890 et y prit la succession définitive d'Auguste Vitu, après un intérim de quelques mois fait par Albert Wolff. Depuis plus de douze ans, il y faisait la critique dramatique avec grand talent et une réelle autorité. Il aimait beaucoup le théâtre, n'appartenait à aucune école, était, dans ses jugements, d'une grande sûreté, d'un grand bon sens, ne se laissant jamais aller à une cruauté inutile, bien plutôt enclin à une sereine indulgence : « Une mauvaise pièce n'est pas un crime, — disait-il parfois — pourquoi aggraver la peine des auteurs qui ont perdu leur travail, et n'ont pas réussi ? » ; puis, il ajoutait, en souriant dans sa barbe, clignant de l'œil derrière son lorgnon : « D'ailleurs, il y a manière de dire les choses sans brutalité, et le public est assez malin pour lire entre les lignes... »

Ses critiques furent un modèle de virtuosité, de souplesse, d'élégance, d'intuition délicate, mieux servi qu'il était encore par son impression sensitive que par ses connaissances techniques, mais étayé par un goût sûr, un esprit très raffiné, une grande sûreté dans ses appréciations et une documentation sérieuse.

Sa mort laisse dans notre corporation, un vide douloureux, qui ne sera pas comblé de sitôt, si même il l'est jamais, et je n'aurais pas voulu recueillir la succession vacante, sans saluer de mes regrets bien sincères, l'ami perdu, sans rendre un suprême hommage à la mémoire d'un homme qui a tenu une des premières places, sinon la première, dans la critique parisienne.

* * *

La première quinzaine de janvier nous donne un effectif de deux pièces nouvelles : *les Complaisances*, comédie en cinq actes de M. Gaston Devore (théâtre de la Renaissance), et *le Détour*, comédie en trois actes de M. Henri Bernstein (théâtre du Gymnase).

Ces deux pièces appartiennent, l'une et l'autre, au théâtre psychologique, elles ont de la valeur toutes deux, des valeurs différentes, avec des qualités très diverses, et offrent cette particularité que, sans ressemblance aucune dans leur contexture, elles se tiennent sur un fait analogue. Dans l'une et l'autre, l'héroïne fait un départ, pour revenir ensuite sur ses pas, au dénouement. Jeanne Nartol (de la Renaissance), après avoir eu velléité de quitter son mari, pour se jeter dans les bras d'un premier amour, qui, après avoir langui depuis dix ans, s'est mis à refleurir, s'avise, après réflexions, que le mieux que puisse faire la chèvre est encore de brouter là où elle est liée, et revient, comme le lièvre, au gîte d'où elle était partie ; tandis que Jacqueline (du Gymnase), lassée de vivre dans un milieu de galanterie qui l'écœure, s'efforce d'en sortir par un mariage bourgeois, mais, après un « détour », revient à ce monde qu'elle a quitté. Ces deux mouvements dramatiques, sans se ressembler, sont les mêmes par coïncidence. N'est-ce pas Dom Gorenflot, faisant faire l'exercice à ses moines, qui leur disait, en forme de théorie : « Par file à droite, c'est la même chose que par file à gauche... excepté que c'est le contraire !... » Ici, c'est un peu cela aussi.

En appelant sa pièce *les Complaisances*, il semble bien que M. Gaston Devore, l'auteur de *la Conscience de l'Enfant*, applaudie jadis au Théâtre-Français, ne lui a pas donné son vrai titre, les complaisances qu'il vise, c'est-à-dire les capitulations sociales, où les formules menteuses de la vie mondaine ne jouent vraiment qu'un rôle accessoire dans sa pièce, et celle-ci manque un peu de

clarté, parce que l'intérêt s'y divise et qu'en réalité nous ne nous trouvons pas en présence d'une œuvre philosophique ou satirique comme on pouvait s'y attendre, mais simplement, comme nous le disions, vis-à-vis de l'accident d'une crise féminine dans ses développements. En voici l'argument en quelques lignes rapides : Jeanne est l'épouse de Nartol, un aimable politicien, qui l'aime de tout son cœur, alors qu'elle reste froide avec lui. La raison de cette froideur, direz-vous ? c'est que Jeanne est au devoir simplement, elle n'est pas à l'amour. Son union n'a été que mariage de convenance. Celui qu'elle aime depuis des années, — amour confit dans la saumure, — c'est un ami d'enfance avec lequel elle a été élevée. Sorte de misanthrope au petit pied, ours mal léché dans tous les cas, cet ami Kergès a fermé l'oreille à l'aveu mal déguisé de la jeune fille, sous prétexte qu'elle était riche et qu'il était pauvre. Après dix ans d'absence, Jeanne et Kergès se sont retrouvés en présence, et, de confidence en confidence, Jeanne se laisse aller à évoquer les souvenirs du passé, qui reprennent du pied, comme les plantes vivaces. L'amour se réveille des deux parts, car Kergès aimait, lui aussi, bien qu'il n'ait pas voulu en convenir, et leur émotion est telle, quand survient le mari, que celui-ci devine aisément ce qui s'est passé. Il se désespère, car il aime sa femme, mais il est trop galant homme pour la garder de force. Un divorce bien senti rendrait donc la liberté à Jeanne, s'il n'y avait le dénouement fatal, qui est le réveil du sens commun. Jeanne revient donc au sentiment de la réalité et coupe court à l'emballement, qui se justifiait assez peu. Tel est, brutalement, le mouvement de cette pièce qui, chemin faisant, s'agrémente de scènes bien faites, de quelques détails comiques, et, d'un côté, de satire politique très réussie. L'auteur y fait preuve de conscience artistique, et l'œuvre n'est pas banale, mais je crains que le sujet ne soit d'agrément médiocre et ne plaise qu'à demi. C'est bien joué par Henry Burguet — le mari, — Frédal et Berthier, excellents dans des silhouettes accessoires, et Madame Mathilde Deschamps, comédienne sûre et qui sait ses planches. Quant à Gémier, il m'a paru souvent mieux servi que par ce rôle de Kergès, l'amant grognon et singulier.



Cliché Reutlinger.

M. HENRY FOUQUIER
Décédé le 25 décembre 1901

Au Gymnase, nous trouvons une comédie curieuse, bien faite, œuvre d'un débutant vraiment homme de théâtre, dans le bon sens du mot, car il a son originalité personnelle, et n'est pas de ces petits maîtres mosaïstes qui construisent, de pièces et de morceaux. Sa comédie traite d'un sujet analogue à celui d'*Yvette*, qu'on jouait dernièrement au Vaudeville, mais elle est plus vraie, plus humaine, plus serrée, et si elle aboutit au même dénouement, c'est après un « détour » dans le mariage. Ce dénouement hardi, qui semblait déplaisant chez Maupassant, devient ici acceptable, logique même, parce que l'auteur l'a préparé avec une habileté peu commune, et qu'il nous a si bien fait dégringoler avec lui le plan doucement incliné, qu'on arrive à se dire qu'il n'y a pas d'autre issue possible. J'admire d'ailleurs la construction du drame avec son premier acte, prologue d'exposition rapide, en vive peinture, des personnages ; le second, tout d'action, sans inutilités, et le troisième, excellent d'un bout à l'autre, avec des scènes qui vont *crescendo* jusqu'à l'explosion finale, bouquet de feu d'artifice, un bouquet qui pétille et lance des étincelles. Aussi, je regrette de ne pouvoir donner ici qu'une analyse bien sèche, simple « carcasse » de l'action, privée du charme de ses détails, et de son dialogue sobre, clair, net, où tous les mots sont de situation. Donc, Jacqueline, l'aimable et jolie fille de Raymonde, sa mère, est fort courtisée dans la galante maison de celle-ci. — Ces simples noms de baptême isolés, sans l'accolade de famille, vous disent en quel monde nous sommes. — La mère, qui d'ailleurs adore sa fille et l'a admirablement élevée, — l'exemple n'est pas rare, — fait la fête, tandis que sa fille, en aspiration de vertu bourgeoise, voudrait bien s'évader de la triste société où elle languit. Or, elle se trouve en présence de deux amoureux. L'un Cyril, un garçon plein d'esprit, bohème de nature exquise, mais sans fortune, qui représente la terrible misère à deux, vers lequel l'attire, quand même, son cœur ; l'autre, Armand Rousseau, un bourgeois mal dégrossi, très amoureux, tellement amoureux qu'il accepte tout et offre le mariage. Jacqueline refuse, elle n'aime pas Armand. Celui-ci insiste, il se fera aimer, il aimera d'abord pour deux, et alors... Jacqueline se laisse convaincre et tente l'épreuve. Le mariage s'accomplit donc et voilà notre héroïne entrée dans un monde bourgeois, famille de huguenots de petite ville, rigoriste et prudhommesque, où elle est aux prises avec l'étroitesse d'une société provinciale. Là, on la supporte avec peine, on l'humilie sans cesse, on la défend même avec une cruauté égale à celle de l'attaque. L'écœurement de Jacqueline devient tel qu'elle s'enfuit, désespérée, de cette maison, où la vie lui est intolérable. Il s'agit alors de faire rentrer la brebis au bercail. Armand l'y prépare peu à peu, il est même convenu que, tout étant oublié, elle réintégrera, enfant prodigue, la maison familiale, ce qui ne lui sourit guère, où on mangera le pot-au-feu de la réconciliation, faute d'immolation du veau gras, lorsque le retour de sa mère Raymonde vient tout gâter. Le beau-père Rousseau se retire fièrement pour éviter tout contact avec cette mère plutôt fâcheuse, tandis que le mari, Armand, éconduit celle-ci, brutalement, et c'est alors, entre les deux époux, la terrible scène des reproches et des explications qui en arrive aux dernières violences, jusqu'à l'injure et à la menace de divorce... C'en est fait, la coupe déborde, Jacqueline,

restée seule, pense au suicide, peut-être même, dans son désespoir, irait-elle vers la solution fatale, lorsque réapparait Cyril, — la colombe de l'arche, — plus épris que jamais, si bon, si cordial, si ému sous sa blague parisienne, que Jacqueline se laisse convaincre, et, après ce détour sur la grande route sociale, va reprendre le chemin de traverse...

Le Détour, qui paraît être un succès, est très bien joué, comme le sont toujours les pièces bien faites, avec des rôles dessinés. Il faut louer André Calmettes, sympathique, spirituel, aimable et bon garçon, dans le personnage de Cyril, « enfant de bohème », comme on chante dans *Carmen;* Arquillière, réel dans la vérité complexe du personnage d'Armand Rousseau; Noizeux, amusant, sans charge, dans le rôle du père Rousseau, heureux pendant du père Duval; Mademoiselle Ryter, jolie et bien fine sous les traits d'une jeune fille ardente au *flirt;* Madame Darcourt, une mère... de joie très réussie, et tous les autres, les dieux inconnus.

Dans *le Détour*, débutait Madame Simone Le Bargy, femme du comédien bien connu, de la Comédie-Française. Début très attendu, d'une attente qui ne fut pas trompée. Madame Simone Le Bargy a fait preuve d'une grande sûreté dans son jeu, ce qui témoigne de son travail sérieux. Elle a la divination du théâtre et ignore la timidité déplaisante. Elle possède même ce courage du débutant, manière d'héroïsme nerveux, qui le maintient tendu par une force secrète. Belle diseuse, mince, élégante, souple, fine, agréable, distinguée, ainsi se présente-t-elle, avec un visage expressif, éclairé d'un regard bleu d'acier. Sa bouche est franche, la voix s'en échappe nerveuse, claire, métallique, parfois coupante, sa démarche est adroite et aisée. Elle a beaucoup de qualités naturelles, et son début est une belle promesse.

A noter encore, pour compléter cette Quinzaine Théâtrale, la reprise de *Théodora*, le drame byzantin de Victorien Sardou, au théâtre Sarah-Bernhardt, avec la créatrice du rôle dans le personnage de l'héroïne. Nous reviendrons sur cette représentation intéressante, où la grande artiste s'est retrouvée elle-même ; — et la reprise, au Vaudeville, du *Voyage de Monsieur Perrichon*, une des pièces les plus comiques du siècle dernier, comédie toujours amusante bien qu'ayant pris quelques rides.

FÉLIX DUQUESNEL.



M. LOUIS BOUWMEESTER

DU THÉATRE ROYAL NÉERLANDAIS

A LA REPRÉSENTATION DE RETRAITE DE M. BOUCHER, SOCIÉTAIRE DES FRANÇAIS



L'ART est véritablement une langue merveilleuse, incomparable d'éloquence et d'expression, car, s'il est absurde de formuler qu'il n'a pas de patrie, il est sûr au moins que son intelligence et les jouissances qu'il procure ne dépendent d'aucune frontière, qu'il est *un bien international*. Cette qualité essentielle, tout ce qui touche à l'art le possède en quelque façon. C'est pourquoi l'art du comédien, le premier à coup sûr de tous les arts d'interprétation, mais le plus dépendant, a lui aussi, et pour quiconque le considère et l'étudie effectivement comme un art, le don d'attacher et d'être apprécié, quelque langue qu'il nous fasse entendre.

Il est vrai qu'à défaut de la connaissance de cette langue, il faut du moins à l'auditeur celle de la pensée qu'elle exprime. Mais cette pensée n'est-elle pas humaine avant tout, ces sentiments ne sont-ils pas éternels ?

Aussi que d'artistes étrangers Paris a applaudis depuis un siècle! Mais jamais peut-être n'en a-t-il vu qu'il s'attendît moins voir que M. Louis Bouwmeester, d'Amsterdam. Il est même regrettable que, seule une élite d'amateurs, et l'auditoire spécial qui se pressait à la représentation de retraite de M. Boucher, l'excellent sociétaire de la Comédie-Française, ait été à même d'étudier le grand acteur hollandais dans quelques scènes d'un de ses meilleurs rôles. L'expérience eût été plus intéressante devant un vrai public, comme devant les critiques et les lettrés parisiens. J'ai toujours rêvé un théâtre international qui saurait attirer à Paris, pour quelques soirées chaque fois, l'élite des artistes dramatiques étrangers dans leur répertoire le plus caractéristique.

M. Louis Bouwmeester avait choisi les scènes principales du *Marchand de Venise*, et du rôle de Shylock : l'emprunt, l'enlèvement de Jessica, les mauvaises et les bonnes nouvelles, le jugement. L'idée était excellente : le chef-d'œuvre de Shakspeare est justement de ceux que n'importe quel public peut suivre, dans n'importe quelle langue, avec le même intérêt. N'avons-nous pas encore dans l'oreille et dans les yeux l'extraordinaire Shylock de M. Novelli? M. Bouwmeester, à son tour, y a déployé des qualités éminentes et une originalité des plus attachantes.

Aussi bien est-ce un artiste consommé que nous avions sous les yeux, un maître dont justement ses compatriotes, fiers de lui, venaient de célébrer le couronnement de sa carrière, de fêter le *Jubilé* de ses quarante années de services. On me dit qu'il n'est peut-être pas de pays où acteurs et actrices soient entourés de plus de sympathies, et plus chaleureusement encouragés dans leurs efforts, que la Hollande. Si modeste soit l'emploi d'un comédien, eût-il débuté dans son métier par celui de moucheur de chandelles, quand il a vingt-cinq ans de services, un comité d'amateurs ne manque jamais de lui organiser un jubilé. Il va sans dire que celui de M. Bouwmeester, qui a eu lieu le 19 décembre dernier, a dépassé en éclat tous les précédents.

Enfant de la balle, comme on dit, et né dans un petit village où la troupe ambulante, dont faisait partie sa mère, donnait des représentations pour la Kermesse, M. Louis Bouwmeester, qui a aujourd'hui cinquante-neuf ans, compte dans sa carrière un nombre de rôles dont la liste lui serait probablement impossible à dresser et dont la variété embrasse tous les genres imaginables. Ainsi se forment ces souplesses de talent, plus rares dans un pays d'écoles et de conservatoires comme le nôtre, assez fréquentes quand l'artiste a dû faire son apprentissage au hasard de ses instincts et à force de travail. Le théâtre hollandais, ancien ou moderne (celui des Bredero et des Langendijk jadis, des Bilderdijk ensuite, et des Multatuli en dernier lieu), est surtout réaliste, mélodramatique ou tragique, populaire ou satirique. On s'accorde à penser que c'est de cette école, son premier répertoire, que M. L. Bouwmeester tient le caractère spécial de son talent : un réalisme d'un relief extraordinaire, tourné tantôt au tragique, tantôt au comique.



Cliché F. Eifert (Amsterdam)

M. LOUIS BOUWMEESTER

Rôle de *Shylock*. — *LE MARCHAND DE VENISE*



Cliché A. Greiner (Amsterdam). M. BOUWMEESTER
Rôle de Sancho Pança (*Don Quichotte*)



Cliché A. Greiner (Amsterdam). M. BOUWMEESTER
Rôle de Louis XI (*Louis XI*)

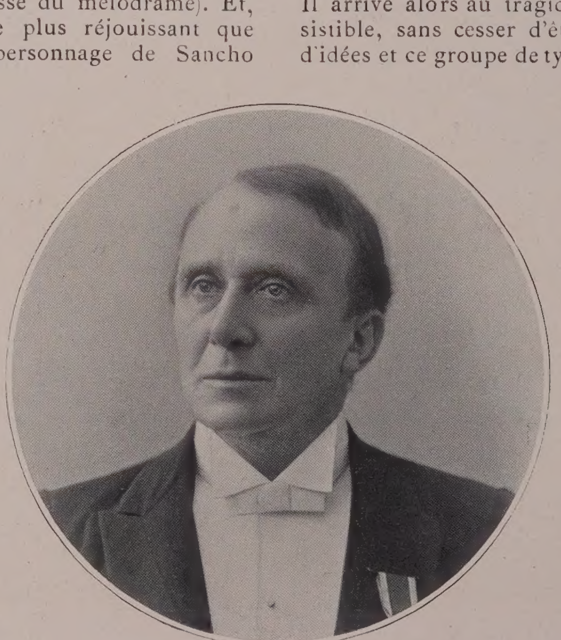
Que ce réalisme soit toujours d'accord avec les traditions et ce qui est plus grave, l'essence même de ses personnages, c'est une question que je n'examinerai pas ici. Il suffit d'affirmer au moins que la composition de ces rôles est toujours d'un très vif intérêt et d'une personnalité indiscutable. Rien de plus original, par exemple, que sa façon de concevoir *Œdipe-roi* (dont on se souvient que les meilleurs critiques ont fait remarquer, lors de son grand succès sur notre première scène, que Sophocle avait créé là le type même et indépassé du mélodrame). Et, par un contraste surprenant, rien de plus réjouissant que le feu et la verve qu'il prête au personnage de Sancho Pança dans la pièce de ce nom.

Passons sur son interprétation de *l'Avare;* il paraît que c'est un de ses rôles favoris, mais il paraît aussi qu'il en fait un personnage tragique; en ce cas, ce n'est plus le type de Molière, et la pièce même disparaît. Mais c'est au répertoire de Shakspeare qu'il faudrait surtout s'arrêter. Il est si riche, il est si varié, et, comme je le disais à propos du *Marchand de Venise*, il est si universellement connu, que tous les grands artistes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, s'y taillent des succès très personnels. M. Bouwmeester, avec son goût pour les caractères forts, d'action, de relief, rend admirablement des personnages tels que Richard III, Macbeth, Marc-Antoine, sans compter, et par-dessus tous, le Shylock que nous avons déjà cité. Il les compose d'une façon très complète, il leur donne une physionomie très une, il les *vit* véritablement devant le spectateur, avec un naturel, un « tous les jours » parfaits. Il est moins attiré par les types ambigus et psychologiques comme Hamlet, et si l'on voulait étudier à fond son talent, on ferait en ce sens, une comparaison curieuse entre lui et Irving, par exemple, le grand psychologue du théâtre anglais.

Mais, quand il tient entre les mains un caractère où l'on peut tailler en pleine étoffe, les effets qu'il en tire sont extraordinaires. Il arrive alors au tragique, au terrible, et son énergie est irrésistible, sans cesser d'être naturelle et vraie. Dans cet ordre d'idées et ce groupe de types, d'action, de passion, de vie, il nous faut encore noter M. Bouwmeester dans *Kean*, et, nouveau contraste, dans *le Voiturier Henschel*, cette page de mœurs populaires, ou plutôt boutiquières, d'Allemagne, qui a rendu si célèbre M. G. Hauptmann. Si j'en crois les critiques qui ont suivi et analysé de près son originalité puissante, ce sont des personnages de ce genre qui conviennent le mieux à l'artiste hollandais, et ce que nous avons dit de son éducation artistique le fait facilement comprendre.

Pour finir, il conviendrait de décrire un peu son physique aussi, ses traits expressifs, empreints d'une attachante volonté, d'une finesse ferme et grave. Mais les excellentes photographies que le lecteur trouvera ici lui en diront plus et mieux que tout *croquis à la plume*.

HENRI DE CURZON.



Cliché A. Greiner (Amsterdam).
LOUIS BOUWMEESTER



Cliché Boyer.

LA REVUE DES VARIÉTÉS (ACTE Ier)

Le fils de Rostand. — Mlle Lavallière

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

M. et Mme Dugazon

COMÉDIE HISTORIQUE EN QUATRE ACTES, DE M. JACQUES NORMAND

La vie privée des comédiens a été mise sur la scène plusieurs fois, avec des fortunes diverses. Si *Kean* et *Adrienne Lecouvreur* demeurent au répertoire, combien d'autres œuvres ont duré moins de temps encore dans la mémoire des hommes que la gloire scénique si souvent fugitive de leurs héros et de leurs héroïnes. On peut même établir, en règle générale, que le comédien n'est guère « théâtre », peut-être parce qu'il l'est trop.

Première difficulté qui s'est offerte à M. Jacques Normand, quand il s'est placé devant le sujet de *M. et Mme Dugazon*.

Un autre problème non moins ardu pour lui à résoudre était de rendre acceptable son principal personnage aux spectateurs qui ont connu peu ou prou les faits et gestes de Dugazon pendant la période révolutionnaire. Quelque opinion qui puisse être prononcée sur le mérite ou le démérite de la Terreur, il est difficile de ne pas tenir pour haïssable le rôle joué hors des planches par ce comédien, pendant la plus tragique période de notre histoire. Ayant amplement bénéficié de l'ancien régime, car, ainsi que l'a dit justement un historien du Théâtre, les Comédiens du Roi formaient une aristocratie qui ne vit pas sans déplaisir, en 1789, tomber ses privilèges, disparaître pensions, cadeaux, bénéfices, Dugazon était tenu, par pudeur, sinon à se déclarer fervent royaliste comme Molé, du moins à maintenir les termes de sa déclaration d'amour aux idées nouvelles dans les limites mesurées et correctes d'un



Mme DUGAZON (Mlle Legault) — FLEURY (M. Daumerie)

M. ET Mme DUGAZON. — ACTE Ier

Talma. Il fut révolutionnaire féroce. A-t-il, par surcroît, excité les passions contre la Comédie-Française, accusée par lui de jouer des pièces empreintes de modérantisme? Est-il coupable d'avoir provoqué l'arrestation d'anciens camarades? Sa mémoire est chargée d'assez de méfaits pour qu'on n'y ajoute pas celui-là. Qu'il suffise de rappeler que Dugazon, non content de pérorer dans les clubs, envoya des têtes innocentes sous le couperet de Samson, qu'il s'improvisa auteur dramatique pour dénoncer des ennemis, que son *Modéré*, d'ailleurs œuvre littérairement exécrable, glorifia les délateurs, que ce pauvre diable de Modérantin, son principal personnage, est arrêté au dénouement par un agent de la Commune qui profère cette maxime à la Marat :

Sans la sévérité, l'on perd la République

et qu'en somme cette pièce ne fut qu'une longue excitation au meurtre.

Dugazon jouait les comiques et, à tort ou à raison, un comique paraît plus odieux qu'un autre sur une scène politique. A tort ou à raison, on croit moins à sa sincérité. Déjà beaucoup de personnes tiennent le comédien pour le roi des sceptiques quel que soit son genre, pour la même cause qu'ils ne considèrent pas aisément l'avocat comme un convaincu. Des hommes qui, par métier, plaident ou récitent le pour et le contre paraissent donc, auprès du public, des personnages historiques doublement infâmes quand ils passent des paroles aux actes et surtout à des actes où s'ensanglantent leurs mains.



Cliché Mairet.

Mlle CONTAT (Mlle Beryl) — CARMONTELLE (M. Darras) — JULIE CANDEILLE (Mlle Kesly) — Mme DUGAZON (Mlle Legault) — ALEXANDRE DUVAL (M. Caillard) — Mlle DEVIENNE (Mlle Leyriss) — FLEURY (M. Daumerie) — DUGAZON (M. Dorival)

ODÉON. — *M. ET Mme DUGAZON.* — ACTE II

Pour ce motif, le sujet de Dugazon, transporté sur la scène de l'Odéon, demandait à être traité d'une main légère. M. Jacques Normand a compris cette obligation et l'a pleinement remplie. Il a réussi surtout par l'habile opposition de caractères qu'il a indiquée entre Dugazon et sa femme. Celle-là est tout à fait touchante. Elle fut, dans le privé, la femme « à l'austère devoir, pieusement fidèle », ce qui rend bien impondérables ses responsabilités de coquette et, rétrospectivement, excuse son célibat plutôt folâtre. Le mérite de sa vertu se double de ce qu'elle eut le cœur sensible et qu'elle eût pu laisser échapper, elle aussi, cet aveu d'une grande dame, sa contemporaine : « On me demande de haïr les pécheurs. Hélas, je ne puis haïr que le péché, et encore j'y ai bien du mal. » En tout cas, elle n'eut aucun mal à être reconnaissante pour ses bienfaiteurs, particulièrement pour la Reine. Elle eut le courage, en 1792, une des dernières fois

que l'infortunée Marie-Antoinette alla au spectacle, de tourner visiblement ses yeux vers la loge de la souveraine tout le temps qu'elle soupira ces deux vers de son rôle de Lisette, dans les *Événements imprévus* :

[illegible]

Et [illegible]

prison ! elle bissa ce distique en se tournant, cette fois, directement vers la Reine.

C'est du choc de ces deux natures si dissemblables, de mari et [illegible]



[illegible]

Et aussi de perpétuels coups de canif au contrat, donnés par Dugazon et qui, précisément, [illegible] pièce jouée à l'Odéon.

Madame Dugazon ne s'accommode pas de ces breches répétées à la foi conjugale, d'autant que l'époux prend peu le soin de les dissimuler. N'ose-t-il pas amener sa maîtresse à un déjeuner en plein air donné dans les environs de Paris où il n'est pas certain de ne point rencontrer sa femme ! Il n'y a donc rien de surprenant à ce que, de guerre lasse, la sensible comédienne finisse par prêter l'oreille à de tendres propos. Le comte de Cénozan, envoyé du comte de Provence, émigré rentré en secret, lui a fait une déclaration en règle. Or, juste au moment où il lui dépeignait le plus éloquemment sa flamme, selon le style du temps, voici les policiers du Directoire qui font irruption chez l'actrice. Elle n'a que le [illegible] chambre. Trop tard. Les policiers découvrent la retraite. Explication violente entre l'émigré et Dugazon qui est arrivé sur les entrefaites. Le premier accuse le second d'avoir livré le secret de sa cachette. Dugazon bondit sous l'outrage et conçoit tout de suite la pensée de s'en venger magnanimement, tout comme s'il jouait les grands rôles de tragédie. Au lieu de tuer Cénozan en duel, ce qui lui serait aisé, car il est redoutable manieur d'épée, il entend le sauver. Et, en effet, grâce à lui, Cénozan finit par échapper aux mailles d'une police qui partageait avec l'avare Achéron, la réputation de ne jamais lâcher sa proie.

Le dernier acte est on ne peut plus pittoresque et original. Il

nous conduit dans les coulisses du théâtre où Dugazon doit jouer le soir même, et nous fait assister à une de ces exécutions d'acteur révolutionnaire par le public justicier de la réaction thermidorienne, qui ont été particulièrement émouvantes. Celle de Fusil, par exemple, mérite une mention spéciale. Cet acteur, assez piètre, avait doublé Dugazon dans l'emploi de comique. Jacobin passionné comme son chef d'emploi, il avait à Lyon, sous le proconsulat d'un autre comédien, sifflé celui-là, Collot d'Herbois, ordonné des boucheries. Aussi, quand il osa, après Thermidor, reparaître sur la scène, un cri d'horreur s'éleva de toutes parts. Un jeune homme se dressa debout sur une banquette et lut tout haut un jugement signé Fusil, qui avait fait périr son père. Quelques spectateurs exigèrent alors que l'acteur chantât *le Réveil du Peuple*, hymne contre-révolutionnaire. Tremblant de frayeur, il essaie d'obéir. Mais, après le premier couplet, il s'arrête. Et alors Talma se présente, Talma resté pur de tout crime, et c'est le grand tragédien qui lit *le Réveil du Peuple*, pendant que Fusil, tenant un flambeau pour éclairer le lecteur, semblait « un criminel attaché au pilori ».

Le châtiment de Dugazon suivit de quelques jours celui de Fusil. M. Jacques Normand a reproduit presque exactement les faits relevés par l'histoire. Plus hardi que Fusil, Dugazon ne trembla pas devant le public déchaîné, il répondit aux injures, aux quolibets, et aussi aux envois de pommes à son adresse en lançant comme un défi sa perruque dans la salle et il se précipita



Cliché Mairet.

D'ALVILLE (M. Berteaux) — FLEURY (M. Daumerie) — Mlle DEVIENNE (Mlle Leyriss) — Mme VESTRIS (Mlle M. Caron) — DUGAZON (M. Dorival) — Mlle CONTAT (Mlle Beryl) — Mme DUGAZON (Mlle Legault)

ODÉON. — *M. ET Mme DUGAZON.* — ACTE IV

hors de la scène. Les spectateurs, échauffés, firent irruption de la salle dans les coulisses, mais Dugazon, comme dit l'autre, s'était dérobé à leurs remerciements. Dans la pièce de l'Odéon, c'est Sénozan qui le sauve et qui disparaît ensuite lui-même, certain que son amour ne sera pas suffisamment payé de retour, par une femme demeurée quand même fidèle à l'ingrat époux.

L'œuvre de M. Jacques Normand a été un régal pour tout le monde. Si son intrigue est peu compliquée, c'est à dessein, car cela permet de mieux juger l'excellence d'une des meilleures reconstitutions de milieux historiques dont nous ayons souvenir au théâtre.

L'interprétation mérite sa part d'éloges. M. Dorival est brusque et rond, un peu vulgaire, comme il sied de l'être, pour incarner un acteur qui n'incarnait pas les grands seigneurs. Mademoiselle Legault joue avec intelligence et sentiment. Mademoiselle Garrick est simplement délicieuse. Tous les autres comédiens et comédiennes s'agitent avec aisance, dans des décors d'une heureuse et artistique exécution.

GASTON JOLLIVET.



Mme SIMONE LE BARGY

GYMNASE DRAMATIQUE

Le Détour

COMÉDIE EN TROIS ACTES, DE M. HENRY BERNSTEIN

M. Henry Bernstein est presque un débutant. *Le Détour*, que le théâtre du Gymnase vient de représenter avec un vif succès, n'est que sa seconde pièce, et déjà il est classé parmi les jeunes auteurs dramatiques sur lesquels on est en droit de compter. *Le Marché* — sa première œuvre, chez Antoine — et *le Détour* attestent, en effet, en ce tout jeune homme (car celui-là est un jeune authentique ; il n'a pas vingt-huit ans!) des qualités d'ordre très rare. Il n'a évidemment pas, il ne peut avoir l'expérience qui fait éviter certaines maladresses; mais nous sommes tranquille... ces maladresses, il les évitera et il aura de l'expérience, comme les camarades, quand les cheveux grisonneront. Reproche plus grave : M. Bernstein manque parfois de goût, ainsi que l'atteste, au troisième acte du *Détour*, le fâcheux jeu de scène de l'anneau. Enfin, il lui arrive de se laisser entraîner par la situation à des excès d'éloquence et il sacrifie à quelque déclamation, comme dans la plus belle scène de son deuxième acte.

Mais, ces griefs formulés — on doit la vérité intégrale aux écrivains du talent de M. Bernstein — que de dons vraiment remarquables, quelle étonnante et précoce maturité révèlent ces deux ouvrages, et tout particulièrement *le Détour* ! M. Bernstein a le goût des grands sujets dramatiques des comédies à situations fortes, et il s'attaque, avec un insouci rare des difficultés, aux scènes les plus scabreuses et les plus périlleuses. En outre, il les aborde avec un mépris infiniment sympathique des précautions cauteleuses, avec une franchise directe et une crânerie juvénile dont nous ne saurions assez le louer; d'ailleurs, le succès justifie ses audaces et ses imprudences sont toutes heureuses. Tant mieux; il a trop de gens habiles qui n'ont que des hardiesses calculées et des témérités concertées !

Il est vrai que M. Bernstein a cette qualité maîtresse, primordiale, d'enlever de haute lutte les adhésions les plus diverses, de vaincre les résistances de tout ordre et d'*unifier* une salle sous le coup d'une impression profonde ou d'une émotion forte; et cela, précisément parce qu'il attaque les scènes décisives avec une fougue, une sincérité, une véhémence loyales dont, inconsciemment, le public lui sait gré. Le spectateur ne se sent pas mis en défiance par de petites habiletés, dégradantes et pour lui et pour qui croit y devoir recourir. Au contraire, il est reconnaissant à l'auteur dramatique qui l'estime assez pour le traiter en grande personne, capable de tout en-



Cliché Pietzner (Carlsbad).

M. HENRY BERNSTEIN

tendre et de tout discuter, et non en enfant à qui on ne peut faire « avaler » certaines vérités amères qu'après avoir pris le soin hypocrite de les dorer copieusement.

Le sujet du *Détour* est hardi et l'auteur, à aucun moment, n'en a dissimulé les audaces. Nous sommes, au premier acte, dans un milieu équivoque et assez difficile à caractériser, qui a beaucoup d'analogie avec le monde auquel appartient l'Yvette de Maupassant et qui répond à peu près au signalement de ce *demi-grand monde* que des romanciers récents se sont plu à nous décrire. Jacqueline, fille de Raymonde Wilson, est une nature droite, généreuse, d'une honnêteté spontanée et instinctive, capable de beaucoup de défaillances, incapable d'une déloyauté; cette petite fille loyale — loyale surtout, loyale avant tout, loyale comme un homme, qualité dont elle est redevable à son entourage même, douteux, louche, incertain, qualité de défense — cette petite fille loyale a grandi auprès d'une mère plus que légère, pas mauvais cœur sans doute, mais si folle tête, et elle a compris; elle a compris en même temps, et l'existence lamentable de cette mère pour qui elle a cependant une profonde tendresse, et l'existence simple, respectée et vouée à un seul dont sa nature a l'instinctif désir et déjà un peu la nostalgie.

Entre ces deux existences, Jacqueline n'hésite pas; elle déteste autant la première que, de tous ses vœux, elle appelle la seconde; et elle tombera, bouleversée de reconnaissance, dans les bras du premier homme qui sera assez *courageux* pour vouloir l'*épouser*, malgré tout; malgré sa mère; malgré les femmes qui l'entourent



Cliché Larcher. FRED (M. Riche) — JACQUELINE (Mme S. Le Bargy) — LE MEILLAN (M. P. Plan) — LA PRINCESSE (Mlle Berthe Richard)

GYMNASE. — *LE DÉTOUR*. — Acte Ier

et dont certaines — telle la princesse Uranu — lui ont déjà cyniquement proposé un joli départ pour Lesbos; malgré les hommes qui l'approchent et dont certains — tel Le Meillan — lui ont déjà offert, pour leur compte ou celui d'un richissime neveu, la luxueuse situation irrégulière, avec tout ce qu'elle comporte, avenue des Champs-Élysées, à main gauche.

L'épouseur, ce téméraire ou plutôt ce vaillant, est — naturellement — un provincial; mais un provincial de Cherbourg et, par-dessus le marché, protestant! C'est dire qu'Armand Rousseau fut un bien grand naïf le jour où il s'imagina qu'il n'avait qu'à épouser Jacqueline pour que la province, Cherbourg et le protestantisme consentissent à passer sur les antécédents, à pardonner le milieu, la mère, les princesses Uranu et les divers Le Meillan... Toutes ces honnêtetés coalisées sauront bientôt lui faire regretter l'élan désintéressé et, somme toute, assez noble, qui, entre autres donzelles nubiles, lui fit choisir, *malgré les obstacles matériels et moraux*, celle que son cœur lui avait conseillée.

Ici, nous reprocherons à M. Bernstein une certaine outrance,



[illegible]

[illegible] Jacqueline [illegible]

[illegible]

Donc, la [illegible]

[illegible] parents pour rejoindre à [illegible] à se retourner à Cherbourg [illegible] ils pourront vivre [illegible]

Cette première [illegible] premier ordre, la plus [illegible] Jacqueline et sa [illegible] plus à la lutte sourde de Jacqueline [illegible] peu falots, mais bien — [illegible] sant, brutal, exaspéré, de deux [illegible] pour la vie, de deux [illegible] ment jetées l'une contre l'autre par [illegible] ce duel tragique de deux [illegible] chacune leur bonheur menacé [illegible] sissante et des révélations [illegible] teusement au plus secret [illegible] [illegible] la plus [illegible] par l'entrée d'une femme de chambre qui appor[illegible] saires exaspérées une trêve [illegible] au *Détour* une bonne place parmi les [illegible] tiques de ce temps.

Donc, Jacqueline [illegible]

[illegible]

[illegible] Cyril, qui [illegible]

Ainsi, après un *détour* [illegible] dans l'existence [illegible] qu'elle [illegible] Jacqueline [illegible] à l'existence [illegible] ses [illegible] ; et elle y [illegible] le cœur gonflé de tristesse.

et sur ce mot désolant : « J'ai beaucoup de chagrin ! » Et ce dénouement douloureux est amené avec un art singulièrement avisé, après une scène ravissante où l'exquis Cyril arrache doucement Jacqueline à ce milieu sinistrement honnête, d'où l'exile mélancoliquement sa sensibilité privée d'amour et de tendresse: et elle s'en va dans les larmes vers la vie qu'elle a toujours exécrée. Et c'est très bien.

La comédie de M. Bernstein a été très chaudement accueillie par un public auquel il a souvent fait violence et à qui il n'a laissé le loisir d'aucune résistance. C'est une très sympathique victoire qu'il a remportée là. Il en partage le mérite avec sa principale interprète, Madame Simone Le Bargy, dont c'étaient les débuts attendus. Disons tout de suite qu'il nous est né une comédienne, qui sera peut-être une grande comédienne. Madame Simone Le Bargy a eu des moments admirables et qui stupéfient d'une débutante ; elle possède un tempérament dramatique extraordinaire, une aisance dans les situations les plus difficiles, et déjà une maîtrise de soi qui la firent justement acclamer. La simplicité de son jeu, certaines notes graves de sa voix et tels de ses regards, convulsés et poignants, nous ont valu de belles minutes d'émotion. Elle a déjà les plus rares qualités et elle débute! Deux ans de planches la corrigeront de ses défauts. Il nous est né — événement que l'on doit fêter de tous les carillons — il nous est né une comédienne !



CYRIL (M. A. Calmettes) — JACQUELINE (Mme S. Le Bargy)
ACTE III

A côté d'elle, Calmettes a fait une rentrée exceptionnellement heureuse dans le rôle épisodique, mais le si bien venu, de l'ami *ex-machinâ*, Cyril, pour tous nom et prénoms. Il a supérieurement joué la scène délicieuse du troisième acte, où il a raison des dernières hésitations de Jacqueline. Arquillière a connu aussi les joies du gros succès après la scène du premier acte, où il a su trouver, pour exprimer son amour de provincial lourdaud, des inflexions de voix embarrassées et des gaucheries de gestes extrêmement remarquables.

L'excellente Marthe Ryter a joué à la perfection la têtue, rageuse et cependant si sympathique d'être si amoureuse Lucienne ; Madame Juliette Darcourt a su imposer, par son talent très sûr, le rôle périlleux de la mère à aventures ; et Madame Samary a prêté sa grande autorité au rôle un peu effacé de la Mère de Famille, qui n'a jamais failli, malheureusement. Enfin, il serait injuste de ne point mentionner les rapides apparitions amusantes de Mesdames Andral et Antoinette Rogé.

ROMAIN COOLUS.



Cliché Larcher.

JACQUELINE (Mme S. Le Bargy) — RAYMONDE (Mlle Juliette Darcourt) — ARMAND ROUSSEAU (M. Arquillière)

GYMNASE. — *LE DÉTOUR.* — ACTE III

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

L'INCONNUE, PIÈCE EN TROIS ACTES, DE MM. PAUL [illegible]



M. [illegible]

J[illegible] *les Maris de Léontine, la Petite Fonctionnaire* et *Nelly Rozier* : le Palais-Royal *M'Amour* et actuellement *l'Inconnue*.

L'Inconnue ne le cède en rien à ses aînées, car elle possède un sujet d'une rare originalité, et les sujets neufs, aujourd'hui, ne courent pas les coulisses.

Le voici en quatre lignes : Un homme marié, d'une nature faible et charitable, est amené, par suite d'un accident imprévu, à recueillir chez lui une dame... et cette dame, frappée d'une forte émotion, a perdu la mémoire des noms propres, le sien compris.



M. [illegible]

On ne pourra nier que ce postulat ne soit une trouvaille; or il est un axiome théâtral, à savoir que les bonnes pièces se racontent en peu de mots.

Arrivons aux détails. Donc Philippe Ardelot, le Saint Vincent de Paul en question, a des difficultés dans son ménage. N'a-t-il pas, en l'absence de Madame Jacqueline Ardelot, donné à souper, au domicile conjugal, à une demoiselle qu'on nomme la Gaufre, et qui n'avait pas mangé depuis deux jours! Une autre fois, rue de la Paix, n'a-t-il pas embrassé un trottin qui pleurait le départ d'un amant chéri!

Jacqueline a su tout cela et s'est retirée dans sa famille.

Philippe le Bon, comme on l'appelle, n'a pas perdu de temps depuis la retraite de sa femme. Il a hospitalisé un ancien camarade de lycée, Folquet de la Barre, qu'il a retrouvé ouvrant les portières et pour qui il a créé un emploi de secrétaire.

L'épouse qui se croit outragée vient chercher des objets personnels — et un peu pour savoir — en compagnie de son père, capitaine de vaisseau, qui descend rarement à terre, grandes occa sions seulement : mariage et peut-être divorce. Les choses s'arrangeraient certainement, car Philippe se défend avec toute la conviction d'une âme pure; le vieux loup de mer pousse à la réconciliation; mais Folquet qui craint, et pour cause, la rentrée de Madame Ardelot, brouille les cartes d'une façon irrémédiable.



Cliché Mairet.

GERMAINE (Mlle Cheirel) — PHILIPPE ARDELOT (M. Cooper)

PALAIS-ROYAL. — *L'INCONNUE*. — ACTE Ier

Exaspéré, Philippe s'en va sur les boulevards voir passer les envoyés d'un roi nègre et ramène une dame qui s'est évanouie sous le baiser d'un moricaud trop entreprenant.

Aidé de Folquet, il ranime cette dame, et quand il lui demande son nom, celle-ci s'arrête épouvantée. Elle est frappée d'amnésie partielle, elle ne se rappelle plus les noms propres; elle ne peut que donner ces renseignements : j'habite la province, j'ai un mari et un amant.

Sur ces entrefaites, entrée du médecin. Il prescrit à la jeune femme le repos le plus immédiat et le plus absolu. L'inconnue se couche dans le lit même de Philippe, tandis que ce dernier, qui commence à la trouver mauvaise, s'habille pour aller à un dîner d'affaires.

Folquet ne perd pas une minute; il téléphone à Madame Ardelot qui accourt flanquée d'un commissaire de police.

L'adultère est flagrant. Voilà ce pauvre Ardelot victime une fois de plus de sa générosité.

Ajoutez à ce premier acte un [illegible] logue vif et bien écrit, des mots [illegible] et des mots de situation, c'est [illegible] succès qu'il a obtenu.

Le second acte n'est pas moin[illegible] reux. Deux jours se sont écoulés. Phi[illegible] lippe et Folquet s[illegible] [illegible] pour ranimer chez l'inconnue la [illegible] moire des noms propres. Ils finissen[illegible] uniquement par savoir que cette [illegible] venait à Paris retrouver son amant [illegible] [illegible] qui demeure dans les environs de la [illegible] tale, et qu'en outre son mari [illegible] amant ne se connaissent point.

Pour les commodités de la [illegible] mestique, ils lui mettent s[illegible] les [illegible] un tableau noir avec les dési[illegible] suivantes : Maître de la ma[illegible] : Phi lippe Ardelot. Secrétaire : Folq[illegible] de chambre : Julien. Femme de c[illegible] Marguerite ; Cuisinière : Victoire. [illegible] dent de la République : Loubet.



[illegible]



[illegible] ACTE II [illegible]

[illegible]

jeter dans les bras de sa maîtresse.

Les événements se précipitent. Le mari, M. Bidoulet, qu'une lettre de la tante de Chantilly, — c'est Chantilly, — a prévenu de l'absence de sa nièce et guidé par un cinématographe reproduisant le cortège des nègres, surgit menaçant. En vain, Philippe proteste de son innocence. Bidoulet lui laisse sa femme, une paire de gifles et un duel en perspective. Bien plus, Pascal Blanchard, qui veut bien être l'amant d'une femme en puissance de mari, refuse d'être celui d'une femme divorcée. Philippe ne peut dissimuler son indignation et l'autre lui laisse sa maîtresse, une nouvelle paire de gifles et un deuxième duel en perspective.

Pour comble de bonheur, la tante de Chantilly débarque avec ses malles. Tableau !

Au troisième acte, Germaine, la tante,



[illegible] GERMAINE (Mlle Cheirel) — DON VENADOR (M. Francès) — ARSINOÉ (Mme Berthe Legrand)

PALAIS-ROYAL. — *L'INCONNUE.* — Acte III



Cliché Mairet. ARSINOÉ (Mme Berthe Legrand) — DON VENADOR (M. Frances) — MARGUERITE (Mlle J. Derville) — FOLQUET (M. Ch. Lamy)
ACTE III

l'Espagnol devenu l'ami de Folquet, sont les maîtres de la maison. Philippe est résigné : — « Au-dessus de la douleur, il y a le comique, » s'écrie-t-il.

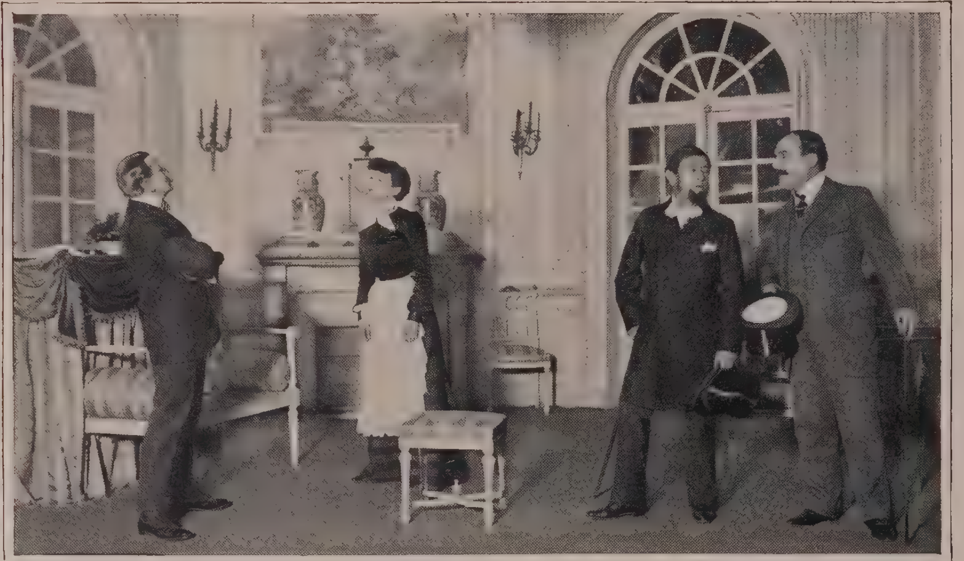
Tout l'accable. Folquet ne s'est-il pas avisé d'arranger les duels en mettant en présence le mari et l'amant? Ceux-ci se présentent ensemble, furieux. Mais Philippe le Bon en a assez; il gifle à tour de bras Bidoulet et Bernard; puis, conseillé par son secrétaire, fait la cour à Germaine qui, dans une scène charmante, s'aperçoit que son sauveur ne lui déplaît point.

Alors, selon une loi inéluctable établie par Folquet, loi philosophique un peu amère, mais qui ne manque pas de vérité, tout change.

Tant que Philippe était innocent, tous le croyaient coupable, maintenant qu'il va être coupable, tous le croient innocent. Bidoulet reprend sa femme avec le coadjuteur Pascal Bernard, devenu naturellement son ami intime. Quant à Madame Ardelot, elle sollicite humblement sa rentrée au foyer conjugal. Pour terminer cette aventure, Philippe offre à l'inconnue un collier de chien en perles et brillants portant son nom et son adresse.

J'ai omis une intrigue entre le secrétaire Folquet et la soubrette de la maison; intrigue un peu âpre; d'ailleurs tout le caractère de Folquet, qu'a fort bien joué M. Ch. Lamy, est un peu trop de comédie et surtout de comédie *rosse*.

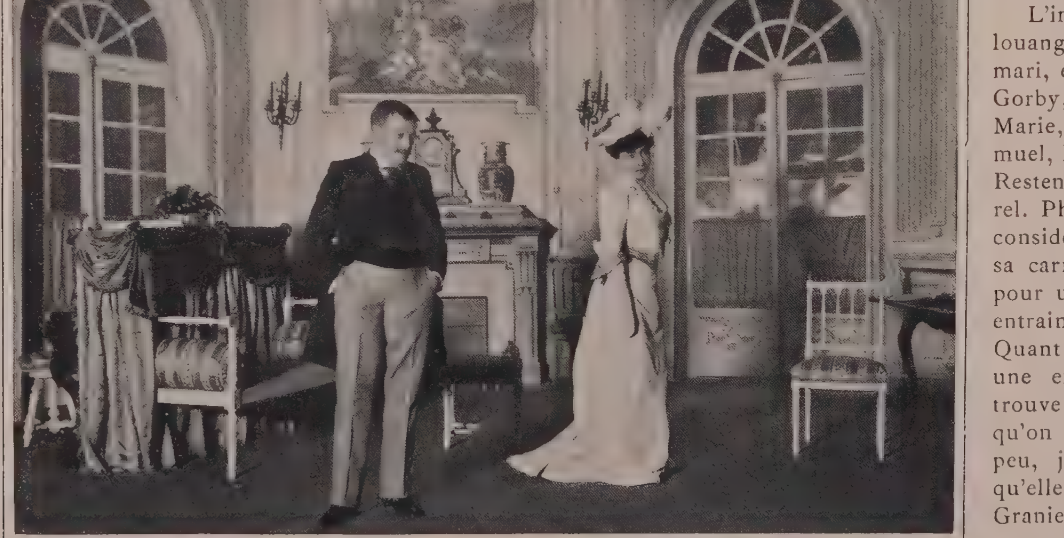
Cette petite réserve faite, nous constatons avec plaisir que *l'Inconnue* marque un progrès considérable chez MM. Gavault et Berr. *Moins Cinq* des mêmes auteurs avait brillamment réussi l'an dernier. *L'Inconnue* est sans conteste d'essence très supérieure. Ces auteurs auront avant peu le grand, grand succès qui dure toute une année.



Cliché Mairet. FOLQUET (M. Ch. Lamy) — MARGUERITE (Mlle J. Derville) — BIDOULET (M. Boisselot) — PASCAL BERNARD (M. Gorby)
ACTE III

L'interprétation ne mérite que des louanges : Boisselot, dans le rôle du mari, est parfait; j'ai parlé de Lamy; Gorby, Francès, Hamilton, Armand Marie, Derval, Mesdames Aimée Samuel, Derville sont vraiment très bien. Restent Cooper et Mademoiselle Cheirel. Philippe Ardelot est le rôle le plus considérable qu'ait joué Cooper dans sa carrière artistique, il lui comptera pour un de ses meilleurs. Il y met un entrain et une jeunesse remarquables. Quant à Mademoiselle Cheirel, c'est une exquise comédienne à qui l'on trouve des qualités nouvelles chaque fois qu'on la voit. Il s'en faut de peu (ce peu, je ne saurais l'expliquer) pour qu'elle soit à la hauteur des Réjane et des Granier.

EUGÈNE HÉROS.



Cliché Mairet. PHILIPPE ARDELOT (M. Cooper) — JACQUELINE (Mlle Aimée Samuel)
PALAIS-ROYAL. — *L'INCONNUE*. — ACTE III



Cliché Cautin & Berger.

LA REVUE DES VARIÉTÉS (Acte II)

Mme Denis. — Mlle Lanthenay

La Revue des Variétés

Revue en trois actes et huit tableaux de MM. Paul GAVAULT et Adrien VELY

E[illegible] est amusante, froufroutante, affriolante, presque de la première à la dernière scène, cette nouvelle revue des Va[illegible] l'un de ces titres égrillards qui, parmi les affiches des colonnes Morris, donnent l'impression fâcheuse d[illegible] [illegible] la Parisine, de même que les dessous légers, mousseux de tel couturier, ou le chapeau inimitable de telle modiste; elle se moque de la façon la plus irrespectueuse des marionnettes du temps présent, des réclamistes, des parvenus, des importants; [illegible] un peu de tête.

[illegible] toute bonne petite tête et que l'on ne saurait se dispenser d'avoir vu, à moins d'arriver de M[illegible] Corentin ou de [illegible].

M. Samuel y témoigne, une fois de plus, de son goût immodéré pour la mise en scène, le faste, l'harmonie des lignes et des [illegible] et les a[illegible]

[illegible] royag[illegible]

C'est, d'abord, [illegible] s'explique bien, au [illegible] ou de [illegible] l'une chasse à cou[illegible] second Empire, à C[illegible] et la curée chaude aux [illegible]

Au loin, en perspect[illegible] déroulent comme un tapi[illegible] somptueux les jardins et les terrasses, se silhouette ma[illegible]tueusement la façade illumin[illegible] du château. Dans une foul[illegible] [illegible] des officiers de la Garde se détachent au milieu des robes à crinolines et à volants. [illegible] piqueurs en tenue de gala sonnent à pleine gorge la c[illegible] tandis que les valets [illegible] retiennent, fouaillent à plein[illegible] bras les chiens, étalent la dépouille et les entrailles rouges du cerf. Puis les amazones se rangent et la meute se rue hurlante, avide, insensible aux coups de houssine, se dispute sa proie. Et, pendant quelques minutes, ressuscite le Passé, revit ce qui fut notre orgueil, notre marque de seigneurie, ce qui ne reviendra plus, hélas! Le décor est signé : Lemeunier.

C[illegible] prolonge le crépuscule, un ciel d[illegible] des platanes qui s'épandent [illegible] long d'un parc de mystère et d[illegible] miroir magique, l'eau d'[illegible] toile de fond de R[illegible] [illegible] la procession des [illegible]

[illegible] les gestes audacieux [illegible]

[illegible]

C'[illegible] l'Opéra, on [illegible] [illegible] de l'œuvre de [illegible] Offenbach, ce maître que nul n'a remplacé, prodigua sa verve [illegible] pédants et extravagants de *la Vie parisienne*; les Olympiens bouffons et l'Eurydice amoureuse d'*Orphée aux Enfers*, la [illegible]ur légendaire de *la Grande-Duchesse*, le charbonnier [illegible] [illegible]rinier de *la Boulangère a des écus*, le petit bonhomme [illegible] plus haut que ça et l'altesse [illegible] [illegible]que de *Madame l'Archiduc*[illegible]

Mais ce qui vaut mieux que ces trois clous, de première grandeur, ce qui fait rire aux larmes, ce qu'on ne se lasserait pas d'applaudir, ce sont les transformations successives, prestigieuses, déconcertantes, inouïes d'Albert Brasseur dans



[illegible] M. [illegible]
LA REVUE DES VARIÉTÉS (3e Tableau)



Cliché Cautin & Berger



M. POLICHINELLE (M. André Simon)



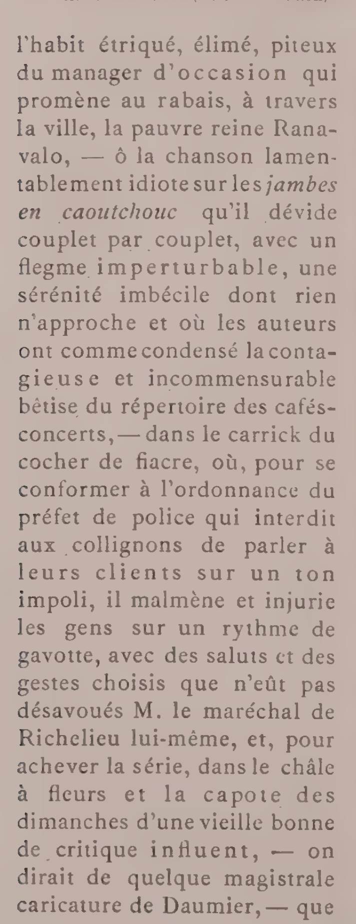
Cliché Reutlinger

LA FLEUR (Mlle Brésil)



Cliché Cautin & Berger.

LE COMPÈRE (M. André Simon)



l'habit étriqué, élimé, piteux du manager d'occasion qui promène au rabais, à travers la ville, la pauvre reine Ranavalo, — ô la chanson lamentablement idiote sur les *jambes en caoutchouc* qu'il dévide couplet par couplet, avec un flegme imperturbable, une sérénité imbécile dont rien n'approche et où les auteurs ont comme condensé la contagieuse et incommensurable bêtise du répertoire des cafés-concerts, — dans le carrick du cocher de fiacre, où, pour se conformer à l'ordonnance du préfet de police qui interdit aux collignons de parler à leurs clients sur un ton impoli, il malmène et injurie les gens sur un rythme de gavotte, avec des saluts et des gestes choisis que n'eût pas désavoués M. le maréchal de Richelieu lui-même, et, pour achever la série, dans le châle à fleurs et la capote des dimanches d'une vieille bonne de critique influent, — on dirait de quelque magistrale caricature de Daumier, — que son maître délègue à toutes les premières de ces fours dont certains théâtres furent plutôt prodigues; ce sont aussi celles de cette exquise et fantaisiste Ève Lavallière, de cette attirante et inquiétante poupée de Paris, aux grands yeux de vertige, d'étonnements puérils, de câline et suprême douceur, de mystérieuse volupté, qui vous suggère la pensée de quelque conte d'Hoffmann, que possède, qu'éperonne le démon de la parodie, qui, dans quatre scènes, comme d'un tour de main preste et leste, a râflé presque tout le succès, dépensé autant de talent et d'esprit que dans les cinq actes de toute une longue comédie.

Allez la voir en petit prodige, effronté, important, qui, de sa voix aiguë, gouailleuse, vous dégoise en mauvais vers qu'il collabore déjà avec son papa, qu'il a imaginé et composé tout seul l'impromptu célèbre de Compiègne, et que chez les Rostand, comme



Cliché Cautin & Berger.

LA NOURRICE (Mlle de Rycke)

LA REVUE DES VARIÉTÉS. — (2e TABLEAU)



LA REVUE DES VARIÉTÉS

La Chiffonnière. — Mademoiselle Carmen Debeyre

ailleurs, la valeur n'attend pas le nombre des années ; allez la voir en trottin rieur et museur qui traverse la rue, bruyamment, des impertinences aux lèvres, un carton sous le bras, et se met, en deux temps, trois mouvements, pour narguer et éberluer un vieux marcheur ridicule, à imiter les frétillements de corsage, les minauderies, l'accent acide, enroué, la danse effrénée de Saint-Guy des gommeuses de beuglant, des Polaire et Cie; allez la voir en doctoresse et dans le quadrille final, où, de ses jambes endiablées, de son torse souple, elle évoque les clodoches et la Mogador, le cancan en brodequins verts et en dentelles de feu Mabille, et vous regretterez, comme bien d'autres, que quelque auteur avisé ne taille pas une pièce à la mesure de cette artiste, qui ne ressemble à aucune autre, qui brûle vraiment les planches et inspira au poète André Barde ce pastel exquis :

La grâce savoureuse, acide des fruits verts,
Une ingénuité frottée aux cantharides,
Rendant les mots naïfs, pimentés et pervers
Avec des yeux d'enfant étonnés et candides ;

Fruste Marie Avoine, Oreste vaniteux,
Ephèbe inquiétant, petite fille étrange,
L'allure singulière et le geste douteux,
Paroles d'un démon dans la bouche d'un ange ;



Cliché Bouffar. HENRI II (M. Prince)

La voix pour le désir ou pour le calembour,
Tantôt voluptueuse et tantôt cavalière,
Une énigme de sexe, un problème d'amour,
Qui vous intrigue et vous séduit : c'est Lavallière.

Et je n'aurais garde non plus dans cette distribution de louanges d'oublier un nouveau venu au théâtre qui s'est mis du premier coup en vedette, M. Max Dearly, qui, en jockey américain, raconte et mime à la fois avec un entrain, une gaieté, un esprit, une *furia* extraordinaires, les diverses péripéties d'une course arrangée d'avance et où les malheureux parieurs risquent fort d'être refaits ; M. Prince qui, dans une scène d'ironie dosée à souhait, personnifie les hésitations légendaires, l'amabilité inaltérable, le sourire à toute épreuve de ce pauvre M. Claretie, si mal en point dans son fromage de Hollande ; M. Guy, ce fin et consciencieux amuseur, en puriste indulgent qui maudit les réformes de l'orthographe, mais accepte l'absurde habitude que l'on prend de rogner la plupart des mots, de transformer la langue française en idiome télégraphique pour gens affairés et pour nègres, puis en Santos-Dumont, d'une hallucinante réalité, qui nous présente complaisamment ses sept ballons dirigeables, sept jeunes personnes avec qui l'on aurait quelques chances d'avoir à jeter tout son lest et de ne jamais s'ennuyer en route ; M. Demey dans le type maintenant classique du commissaire de police qui lâche son écharpe pour vaquer à ses besoins d'homme du monde ; M. Simon, d'une carrure imposante et d'une bonne humeur qui ne se dément pas une seconde, qu'il soit le compère classique et obligatoire ou simplement le rutilant et éblouissant polichinelle du théâtre Séraphin, et M. Émile Petit, si ahuri au milieu des sergents de ville qui le houspillent et le passent à tabac sans qu'il parvienne à en savoir le motif, à comprendre ce dont on l'accuse.

Comment maintenant passer en revue, sans en avoir la tête à l'envers, le bataillon d'élite que conduit joyeusement à la victoire, la canne enrubannée et fleurie de Madame Juliette Méaly, ce bouquet radieux de chair rose et blonde, cette bacchante aux yeux d'étoile, aux lèvres de fruit, aux épaules d'aurore, dont le rire est comme un hennissement, dont la voix a des vibrations de cristal, lance en allègre défi l'*Évohé* orgiaque. Et si je n'en dis pas plus long aujourd'hui sur l'alliciante divette, c'est pour ne pas déflorer la biographie que lui consacrera bientôt *Le Théâtre*.



Cliché Cautin & Berger.
LA CHANDELLE DE SUIF (M. Petit)



Cliché Cautin & Berger.
LE COMMISSAIRE (M. Demey)



Cliché Reutlinger.

LA REVUE DES VARIÉTÉS

Mademoiselle Brésil. — Rôle de *Vénus* dans *Orphée aux Enfers*



Clichés Cautin & Berger.

LA LUMIÈRE (Mlle de Rycke)



ORPHÉE AUX ENFERS (Mlle Renée Desprez)



L'AMOUR (Mlle G. Lauret)

Que préférer de la grâce délicate, de la joliesse frêle de Mademoiselle Jeanne Saulier, qui chante et enchante, et dont nous regrettons bien de ne pas avoir reçu le portrait pour le reproduire ici ; de Mademoiselle Lacombe, qui paraît si véridique et si drôle lorsque, chaque fois qu'elle entre en scène, elle déplore d'avoir une panne à maillots, d'en être réduite à dire quatre lignes de texte; de Mademoiselle Lanthenay, au masque étrange de faunesse, au regard aigu et railleur et qui dit avec tant de malice, tant de mélancolie, la vieillotte ritournelle de Madame Denis; de Mademoiselle Suzanne Derval aux contours impeccables de statue; de Mademoiselle Brésil, en qui s'incarne le printemps et la joie de vivre, blonde mariée qui, devant que les volets soient ouverts, emplira l'alcôve de soleil et sait déjà le fin du fin de l'amour, fleur imprudente qui s'est mise à la fenêtre et se cambre, adorable, dans sa robe de pétales, Vénus vivante et fringante, qui ne resterait pas longtemps sur son socle; de Mademoiselle Renée Desprez, bijou fragile et délicieux, si Parisienne de luxe, si onduleuse en gravure de modes, si chimérique, si aventureuse, en Colombine; de Mademoiselle Debeyre, qui porte l'un des costumes les mieux réussis de la Revue, celui de la chiffonnière qui ramasse les bouts de mots par les rues; de Mademoiselle Yvonne de Rycke, opulente, lumineuse, comme échappée de quelque tableau de Rubens; de Mademoiselle Germaine Lauret, qui nous procure l'ineffable surprise de la voir dans, la même soirée, en citron, en amour et en saint Antoine, — allez donc demander aux femmes d'avoir de la suite dans les idées; — de Mademoiselle Paule Delys, une Diane impeccable que reproduisent sous toutes les faces les cartes postales — le commencement de la gloire — de tant et tant d'autres, Mesdemoiselles Marinette, Dolphine, Damuzeau, Dorlhac, Walder, Derville, Blanblan, petites étoiles filantes d'une voie lactée, qui ne m'en voudront pas de ne citer que leurs noms, au reste fort agréables et suggestifs...?

Et je m'aperçois un peu tard que je ne vous ai pas raconté cette suite d'épisodes et de rondeaux cousus d'un fil de soie, dont *la Veine*, enviable commère, tient le bout de ses doigts bagués d'émeraudes et de rubis, — que ne dépare qu'un intermède bien inutile, une parade fâcheuse et lourde sur le mobilier où Napoléon, Louis XV, Henri II, travestis en jocrisses de tréteaux, se démènent dans le vide et s'essoufflent pour paraître drôles — et dans laquelle MM. Gavault et Vély semèrent de l'esprit tout frais, tout neuf, des épices et des malices qui ne sont pas encore éventées.

Pardonnez-le-moi et courez aux Variétés, les occasions de rire deviennent si rares !

RENÉ MAIZEROY.



Cliché Bouffar.

LE JOCKEY (M. Max Dearly)

LA REVUE DES VARIÉTÉS

La photographie de Mademoiselle Bréval publiée à la page 2 de la couverture dans notre dernier numéro sort des ateliers de la Maison REUTLINGER.



MAISON PRINCIPALE : 2, rue du Pont-Neuf, PARIS

SEULES SUCCURSALES : PARIS, 1, place Clichy, LYON, MARSEILLE, BORDEAUX
NANTES, ANGERS, LILLE, SAINTES

Envoi franco des Catalogues illustrés et Échantillons sur demande